

CRITIQUE, FESTIVALS 2023. MUSIQUE & MEMOIRE, les 28, 29 et 30 juillet 2023. Florissante édition des 30 ans.

Le dernier week end du 30ème Festival
Musique et Mémoire souligne les
caractères généraux d'une édition
particulièrement réussie : diversité et
excellence. Pour cet ultime cycle, après
entre autres temps forts, la Passion
selon Saint-Jean de BACH par la nocte
temporis ou les non moins excellents
Masques dans l'opéra de John Blow, Venus
et Adonis, sans omettre les deux sessions
de la chanteuse et flûtiste Diana Baroni
[autour de ses deux derniers cd, « Pan
Atlantico » et « Mujeres »] , voici pour
débuter le cycle de ce dernier week end
conçu par Fabrice Creux, fondateur et
directeur artistique, un programme qui
associe deux éléments rarement associés
et pourtant complémentaires, voix et

orgue.

Vendredi 28 juillet 2023, BELFORT, Temple Saint-Jean. Saskia



Salembier ose et réussit une sélection à partir de toutes les cantates de Bach ; la soprano qui est aussi violoniste en déduit un cycle spirituel qui passe des ténèbres à la lumière avec plusieurs inserts contemporains de son cru, conçus en complicité avec l'organiste **Marc Meisel**.

Propre à Musique & Mémoire, ce nouveau programme est une traversée entre plusieurs états de conscience que l'on soit croyant ou pas. D'autant plus ardente et expressive que les airs forment comme les stations d'une nouvelle cantate, ou

chaque volet d'un polyptique imaginaire ; soit un parcours structuré entre veine tragique et veine libératrice. Des vertiges misérables et désespérés de l'âme solitaire et démunie, à l'ivresse lumineuse du croyant fortifié et apaisé, Saskia Salembier réalise un cheminement suprême des ténèbres à la lumière.

Cantate imaginaire d'après JS BACH, Un cheminement suprême de l'ombre à la lumière

Pas facile d'associer orgue et voix sans risquer un

déséquilibre entre les deux parties, souvent en faveur de l'instrument.

Maître de la balance sonore, les deux musiciens ont choisi de se placer comme en face à face... La chanteuse à l'extrémité de la nef du temple Saint-Jean à l'opposé de l'emplacement de l'orgue nordique.

La complicité entre les deux artistes et la configuration même du temple permet cette disposition que d'aucun jugerait périlleuse. Le résultat force l'admiration autant par le risque assumé de la combinaison musicale que le dramatisme des textes qui forment une collection de séquences contrastées au très fort impact émotionnel.

La voix ample, suave, articulée de la soprano excelle autant dans la couleur et les phrasés que la caractérisation de chaque épisode, sachant nuancer son timbre selon la nature même des textes : angélique ou dramatisme grave des airs retenus ; inquiétude sourde ou profondeur fulgurante des récitatifs ; distanciation heureuse des chorals...

Ce qui m'émeut, me forge

Apport non négligeable pour la cohérence et l'impact poétique du spectacle, les lumières filtrées, finement teintées, de **Benoît Colardelle** qui enveloppent la chanteuse dans une parure évanescence laquelle s'inspire des grands peintres maîtres du clair obscur ... Celui de La Tour et de Rembrandt, rien de moins. Dont ce halo onirique indéfinissable en réalité qui sublime chaque séquence vocale et spirituelle.

Entre chaque air extrait des cantates de Bach, s'inscrit un récitatif de style contemporain sur les textes de la chanteuse elle-même, qui ponctue dans une intranquillité appelant au mystère, chaque étape vocale de cette ascension progressive, de la matérialité du corps souffrant à la conscience

libératrice d'une âme devenue pur esprit.

Ce cheminement qui vaut métamorphose est une gageure pour la chanteuse et aussi le plus bel hommage à la richesse infinie de l'offrande musicale de Bach à travers ses cantates. On reste admiratif devant l'itinéraire musical proposé, l'intelligence littéraire qui a rédigé le texte des récitatifs, leur éclat poétique et leur fulgurance [**« ce qui m'émeut, me forge »**] et l'endurance de la cantatrice, habitée d'un bout à l'autre par cette fabuleuse traversée artistique et spirituelle.

Samedi 29 juillet 2023, SERVANCE, église. Les Timbres. JS BACH : L'art de la fugue. Les Timbres confirment leur prodigieuse virtuosité au service de la transmission et de l'accessibilité des œuvres fussent-elles aussi complexes que les surprenantes et vertigineuses architectures de Jean Sébastien Bach. Comment expliquer l'art de la fugue chez BACH et la virtuosité fascinante dont le compositeur est capable dans ce genre périlleux et complexe par excellence : le vocabulaire requis suppose une connaissance préalable pour mieux en mesurer la maîtrise : rectus et inversus, mélodie ou thème 1 de départ, et son pendant en miroir ; même motif mais cette fois, avec ornements ; puis le même thème initial mais 2 fois plus rapide et superposé... Tout cela dans un jeu combinatoire d'une liberté totale.

Ludiques, facétieux, brillants

Les Timbres et l'Art de la fugue



Il faut une technique éblouissante pour échauffer un geste aussi libre qui sait autant exprimer qu'expliquer : Myriam Rignol prend la parole et explicite ce en quoi le génie de Bach tisse l'une des tapisseries sonores parmi les plus vertigineuses... Et les plus ingénieusement élaborées. À chaque fugue, son propre défi et le suivant, plus audacieux encore que le précédent.

Ici l'agilité le dispute à l'imagination la plus libre ; **Les Timbres** se montrent toujours inspirés sur le métier particulièrement exigeant d'un BACH qui ne cesse d'avancer, d'explorer, d'édifier à l'infini... Concert et sensibilisation

vivante, la performance hybride séduit immédiatement : l'auditeur en sort plus aiguisé dans son jugement, mieux informé et même connaisseur. Aucun d'entre nous ne pourra plus écouter une fugue désormais comme avant.

Le spectateur et l'auditeur suivent pas à pas chaque fugue, ses défis, ses enjeux : au delà de la présentation pédagogique, la performance est aussi un concert particulièrement délectable, ou le geste articulé et sensible des Timbres montre combien ils ont grandi et mûri ici en terre formatrice. Pour ses 30 ans, le Festival Musique & Mémoire ne pouvait accompagner ainsi ambassadeurs plus convaincants, si emblématiques de son exigence musicale comme de sa volonté exploratrice. Un régal.

30ème Festival MUSIQUE & MÉMOIRE 2023 – *Suite de nos critiques
des concerts des 28, 29 juillet 2023*

**LIRE aussi notre présentation annonce du 30ème Festival
Musique & Mémoire, Vosges du Sud (15 – 30 juillet 2023) :**
<https://www.classiquenews.com/festivals-vosges-du-sud-musique-memoire-15-30-juillet-2023-les-30-ans/>

CRITIQUE, opéra. VERBIER, Tente des Combins, le 27 juillet 2023. BERG : Wozzeck. B. Skovhus, C. Nylund, C. Ventrìs... Verbier Festival Orchestra / L. Shani.

30 ans ! C'est l'âge vénérable atteint par le **Verbier Festival** fondé (et toujours) dirigé par le suédois **Martin Engström** dans la très chic station de ski suisse de Verbier, où chaque été se presse le gotha de la musique classique – qui s'est d'ailleurs réuni le 24 juillet pour un concert-fleuve avec des noms aussi prestigieux que Bryn Terfel, Daniel Hope, Thomas Hampson, Daniil Trifonov, Benjamin Bernheim, Vadim Repin, Yuja Wang, Renaud Capuçon, Alexandre Kantorow...

Verbier 2023 Un Wozzeck ductile et envoûtant

Comme à chaque édition, l'opéra n'est pas oublié, et c'est autour des deux titres plutôt "osés" de *The Rake's progress* de Stravinsky et *Wozzeck* d'**Alban Berg** que la mouture 2023 a mis à

son affiche, en version de concert "amélioré", les deux spectacles bénéficiant des images vidéos signées **Martin Kuhn** et **Roger Krütli** – avec l'appui de la célèbre mécène **Aline Foriel-Destezet** pour leur conception. Volontiers expressionnistes, les couleurs faisaient explicitement référence à la palette de Vincent Van Gogh, mais en instaurant une atmosphère angoissante et mystérieuse, avec notamment un *Wozzeck* ayant des allures de pantin écrasé sous le poids du destin.

Suite au forfait de la basse allemande Matthias Goerne, c'est finalement le baryton danois **Bo Skovhus** qui a endossé les habits du rôle-titre, avec les dons d'acteur qu'on lui connaît, et un art du chant somptueux. Les passages de "sprechgesang" sont rendus avec une précision d'intonation saisissante, mais dans les moments les plus lyriques, la voix retrouve toute sa luminosité et tout son éclat, pour rendre encore plus éloquente la souffrance de cet être broyé.

De son côté, la soprano finnoise **Camilla Nylund** s'investit sans retenue dans le rôle de Marie. Son soprano tour à tour tranchant ou moelleux donne corps à une sensualité oppressée, prête à éclater au grand jour. Le Tambour-Major aux rodomontades extraverties de **Christopher Ventris**, le Capitaine à l'extrême aigu abordé en fausset par **Gerhard Siegel**, et le Docteur à la basse acérée du vétéran allemand **Albert Dohmen** forment un terrifiant trio de tortionnaires. La Margret de la mezzo française **Adèle Charvet**, dont la beauté du phrasé et le chant velouté apparaissent presque comme décalés dans ce contexte. Une mention également pour l'Andrès de Sam Furness, et les Artisans de **Matthieu Toulouse** et **Félix Gygli**.

Par bonheur, l'interprétation musicale est également de premier ordre. A la tête du **Verbier Festival Orchestra** (composé de jeunes musiciens), le chef israélien **Lahav Shani** offre un superbe travail sur la transparence et la fluidité des couleurs. Il est parfaitement aidé par une phalange dont l'élégance et la ductilité envoûtent. Une grande soirée

lyrique pour les 30 ans du Verbier Festival !



CRITIQUE, opéra. VERBIER, tente des Combins, le 27 juillet 2023. BERG : Wozzeck. B. Skovhus, C. Nylund, C. Ventris...
Verbier Festival Orchestra / L. Shani. Photo : Nicolas Brodard.

VIDEO : Bo Skhovus chante "*Wir arme leut !*" dans *Wozzeck* d'Alban Berg

CRITIQUE, concert. MENTON, le 2 août 2023 [Palais de l'Europe, salon de Grande Bretagne]. Théo Ould, accordéon

Le concert de 18h révèle l'imaginaire hors normes d'un prince de l'orgue à bretelles. Le programme éclectique mais cohérent promet un voyage dans les étoiles, celles qui inspirent entre autres Régis Campo dont Théo Ould joue les œuvres avec malice et intensité.

**Théo Ould au [Festival de Menton](#)
De Bach à Campo,
L'accordéon flamboyant et poétique**



C'est d'abord un jeu de cliquetis, doigts percussifs et rythmés, chatouillant l'instrument... qui traversent le chemin escarpé et tonique, riche en images et sensations de « Lanterna Magica » ; où Campo pétillant convoque le cosmos et les étoiles dans une écriture marquée d'éclairs et de surgissements furtifs. Le geste tout en précision rythmique et en crépitements de nuances affirment un fort tempérament qui accorde le magique et l'expressif.

Ses **Bach** [Partita n°6 puis la Chaconne révisée par Busoni], s'imposent tout autant, y compris dans une conception « romantisée », [originellement pour violon seul, s'agissant de la Chaconne]. L'accordéoniste en exprime les vertiges architecturaux et aussi la profondeur critique, un questionnement brut sans concession sur la forme et le sens même de la musique.

C'est surtout la construction de **Rameau**, sa Gavotte [et ses 6 Variations] qui appellent délire et combinaisons audacieuses dans une intensité canalisée qui dévoile encore le geste débridé mais supérieurement contrôlé de l'accordéoniste. La Romance en fa mineur de Tchaïkovski touche par sa mélodie authentiquement russe, nostalgique et comme enivrée.

Adeptes de modernité, Théo Ould est un artiste contemporain dont le jeu radical, flamboyant joue [et réussit] les écarts percussifs et les brillants contrastes. Le jeune accordéoniste a passé commande au compositeur [et rock star à son époque], **Tomas Gubitsch** [qui a travaillé avec Piazzolla] l'écriture de 3 pièces avec bande magnétique sur laquelle l'accordéon délirant revisite les rythmes argentins, claires références aux années noires, convulsives de la dictature argentine [« Tango tangent »]. Entre divagations et crépitements, l'instrument à bretelles déploie une panoplie entraînante de motifs empruntés au tango dont il déduit un triptyque à la fois cauchemardesque et onirique qui destructure le vocabulaire du tango pour mieux le réinventer.

Inspiré, le jeu du musicien en offre une lecture là aussi très caractérisée.

Enfin dans « Ad Astra » / vers les étoiles, **Régis Campo** récapitule l'ivresse sidérale qui innerve son écriture. Pour accordéon « augmenté » [avec une bande enregistrée], l'œuvre est une course heureuse où scintillent comme des constellations sonores, autant d'accents facétieux qui portent la signature d'un accordéon à la fois éruptif et funambule. Autant dire que l'interprète poète est roi de son instrument. Libre et juste, celui qui a obtenu une victoire de la musique classique en février dernier [Révélation], nous apprend la prodigieuse volubilité de son instrument. C'est aussi un nouveau rapport à la scène et au public où l'artiste parle, explique, commente tel choix, évoque son travail avec les auteurs contemporains... De quoi nourrir encore la mise en avant des jeunes talents prometteurs, volet essentiel qui compose l'adn du bouillonnant festival de Menton, tel que le souhaite et le défend, non sans raison, son directeur artistique, **Paul-Emmanuel Thomas**.

Photos : © Festival de Menton 2023 / **A venir** la critique du concert des jeunes talents avec les pianos Yamaha : **Callum McLachlan, Kamile Zaveckaite, Mateusz Krzyzowski**, même jour,

même lieu à 20h.

CONCERTS À L’AFFICHE

JEUDI 3 AOÛT 2023, 21h30 : récital Alexander Malofeev, piano /
Handel, Purcell, Muffat, Rachmaninoff... Parvis de la Basilique
Saint Michel Archange

SAMEDI 5 AOÛT 2023, 21h30
Alexandre Kantorow, piano
Beethoven : concerto pour piano n°4 en sol majeur opus 58
Orchestre Sinfonia Varsovia
Aziz Shokhakov, direction
Couplé avec symphonie n°7,
Et 6 Danses populaires roumaines de Bartok / Parvis de la
Basilique Saint Michel Archange

ANNONCE, TEMPS FORTS, ENTRETIEN

LIRE aussi notre annonce présentation du 74ème FESTIVAL DE
MENTON (jusqu’au 5 août 2023), temps forts et entretien avec
Paul-Emmanuel THOMAS, directeur artistique :
<https://www.classiquenews.com/74eme-festival-de-menton-2023-du-25-juil-au-5-aout-2023/>



CRITIQUE, concert, PRADES, 28 juillet 2023, Brahms, Orch. du Festival, Capuçon, Hagen, Pierre Bleuse.

Pierre Bleuse nouveau directeur artistique du Festival Pablo Casals a non seulement un profond respect pour l'un des plus vieux festivals de France et son créateur et une audace

indéniable qui fait évoluer les choses. Ainsi la création de l'orchestre du Festival qui ne cesse de progresser. Pour sa 3ème programmation Pierre Bleuse propose pour le concert d'ouverture de diriger deux œuvres emblématiques de Johannes Brahms. **L'Orchestre du Festival** est constitué de très jeunes musiciens et de quelques anciens. Ce savant mélange intergénérationnel donne fougue et solidité à cet orchestre qui laisse très admiratif et ne va pas sans rappeler le feu qu'obtenait Pablo Casals. L'audace paye et Pierre Bleuse a gagné son pari. L'orchestre sonne admirablement dans la belle acoustique de l'Abbaye saint Michel de Cuxa.

Concert d'ouverture Grandiose concert Brahms



Seules deux contrebasses assurent avec toute la puissance requise cette sensationnelle pulsation grave de la musique symphonique de Brahms sur laquelle tout l'édifice repose. Les deux contrebasses face à face sur la droite semblent ne vouloir faire qu'une et cela sonne admirablement. L'autre exigence de la musique symphonique de **Brahms** et qui met en difficulté de bons orchestres, est le besoin de violons, à la fois puissants et délicats. Dès les premières mesures, se dévoile un Brahms symphonique de haut vol. Le son est généreux, rond, profond. Les bois sont clairs et les cuivres puissants. La direction de **Pierre Bleuse** est très charpentée, rendant évidentes toutes les belles structures, tout en phrasant éperdument.

Dans cet écrin romantique confortable, les deux solistes du **double concerto** n'ont plus qu'à participer à cette fête musicale. Avec un tempérament généreux, la toute jeune violoncelliste **Julia Hagen** donne le frisson par la beauté de son jeu. C'est rond, chaud, puissant, subtilement phrasé. Voilà une soliste qui va enchanter tous les publics. L'énergie et cette pointe de sensualité qui émanent de son jeu, sont des qualités rares. **Renaud Capuçon** fidèle à lui-même participe poliment sans trouver la même énergie que le chef et la violoncelliste. Tout auréolé de ses succès, le violoniste hyper présent partout, repart vite vers là où il est attendu. C'est bien le souvenir du violoncelle vibrant et émouvant (le début du deuxième mouvement a été renversant !) de la superbe Julia Hagen qui restera la plus belle découverte de la soirée.

En 2ème partie, Pierre Bleuse ose proposer la **4ème symphonie de Brahms**, celle en mi mineur, si pleine de mélancolie et très exigeante. Dès les premières mesures, à la fois dansantes et tristes, le charme brahmsien opère. Les musiciens de l'Orchestre du festival ont su en deux semaines trouver **une cohésion incroyable** et Pierre Bleuse a sous sa main une

phalange capable de jouer un Brahms généreux et réconfortant. Toute la symphonie verra des solistes de haut vol régaler le public de leurs interventions parfaites. Les cors, la trompette, le hautbois et la flûte sont les plus inouïs. Les applaudissements entre les mouvements révèlent l'admiration et l'enthousiasme éprouvés par le public ému. Tout est là dans cette interprétation : structure contrapuntique assumée, larges phrasés, nuances très creusées, silences habités et moments de mystère, envoûtants. Les violons sont hallucinants d'homogénéité pour un orchestre si jeune. Et les violoncelles offrent des moments de grand bonheur. C'est vraiment une très belle 4ème de Brahms qui nous a été offerte ce soir. L'engagement de tous les musiciens, la générosité de la battue du chef ont créé une osmose particulière. Que de sourires partagés ! La chaconne finale est flamboyante. Les applaudissements fusent ; un bis emblématique est offert, le Chant des oiseaux, composé par Pablo Casals dont l'arrangement hollywoodien et savant, fait merveille et suscite la larme à l'œil à plus d'un.



CRITIQUE, concert. Festival Pablo Casals de Prades. Abbaye Saint Michel de Cuxa, le 28 juillet 2023. Johannes Brahms (1833-1897) : Double concerto pour violon et violoncelle op.102 ; Symphonie n°4 en mi mineur op.98 ; Renaud Capuçon, violon, Julia Hagen, violoncelle, **Orchestre du Festival de Prades ; Pierre Bleuse, direction.** Photos © Hugues Argence

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le

27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld... V. Swhwarz / P. Inkinen

Bayreuth 2023 nous inflige une Tétralogie confuse, surornementée selon les fantasmes et les désirs du metteur en scène Valentin Schwarz, qui visiblement aime à complexifier la trame élaborée par Wagner. La cohérence vocale de cette Walkyrie, n'efface pas les errements agaçants de l'action scénique ainsi réalisée, et dans des costumes aussi divers que la vision est éparpillée comme étrangère à toute clarté.

Ici, sans explications préalables, Sieglinde, épouse malheureuse de Hunding, s'abandonne à son frère Siegmund, mais étrangement rejette l'enfant né de leur union ; là les Walkyries, toutes boursouflées et le visage bandé, en victimes postopératoires, attendent dans une centre de chirurgie esthétique.

Un trio vocal solide sauve une Walkyrie gâchée par la mise en scène et la direction musicale

Même la fameuse scène entre Wotan et sa femme Fricka, où l'épouse trahie somme le Dieu de respecter les lois qu'il a édictées, y compris à l'égard de sa fille Walkyrie en un tableau qui tient à la fois de la tragédie conjugale et de la vindicte matriarcale. Rien de très claire pourtant sur la scène : la réalisation est trop confuse pour mesurer l'enjeu véritable de la séquence.

Heureusement les chanteurs nous régaler autrement : au lumineux et tendre voire bouleversant Siegmund de **Klaus Florian Vogt** – totalement convaincant, répond la fabuleuse et enivrée **Elisabeth Teige** (qui succède ici même à l'autre norvégienne remarquée Lise Davidsen). Le Hunding de **Georg Zeppenfeld** apporte une profondeur humaine, plus raffinée qu'ordinaire, quand les chanteurs restent souvent brutaux voire tendus dans un rôle certes assez terrifiant (Hunding l'époux accueillant mais trahi, finit par tuer Siegmund). Ce trio exemplaire et réellement captivant, fera vite oubliée les Walkyries hurleuses de la fameuse chevauchée (Simone Schröder, Kelly God, Daniela Kühr...). Voilà qui souligne davantage l'éclairage chambriste et psychologique de La Walkyrie que d'aucun, à cause justement des Walkyries, cantonne à un opéra à décibels... Plus instable, le Wotan peu nuancé et vocalement inabouti de Tomasz Konieczny ; comme la Fricka de Christa Mayer qui cependant se bonifie en cours de soirée.

.

Dans le rôle titre, la Walkyrie (bientôt Brünnhilde) de **Catherine Foster** a l'ampleur vocale, le tempérament dramatique, l'assiduité surtout d'un rôle écrasant et bouleversant ; autant dire que familière du personnage pour l'avoir assumé déjà dans la précédente Tétralogie (de Hans

Castorf)), la soprano wagnérienne déploie une maîtrise indiscutable et une réelle compréhension du rôle, surtout dans le dernier acte, dans ses adieux déchirants avec Wotan...

Las, la direction de **Pietari Inkinen** se fera vite oubliée, préférant la surenchère sonore à la finesse d'une orchestration pourtant somptueuse et détaillée. Son Wagner sonne comme dans la chevauchée précitée, ampoulé, rien que monolithique. Quel dommage. Bayreuth décline d'année en année dans des productions bancales où règne la confusion décomplexée des soit disant « metteurs en scène ».





CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld... V. Swwarz / P. Inkinen

Plus d'infos sur le site du Festival de Bayreuth 2023 /
Bayreuth Festspiele :
<https://www.bayreuther-festspiele.de/programm/auffuehrungen/die-walkuere/>

Grande photo : Catherine Foster (La Walkyrie / Brunnehilde) (© Enrico Nawrath / Bayreuther Festspiele

CRITIQUE, concert, LA ROQUE d'ANTHERON, le 27 juillet 2023, Rameau, Grieg, Tharaud, Beethoven, Alexandre THARAUD, piano.

Dans ce parc aux arbres centenaires, le plaisir est toujours grand de revenir l'été. Notre premier récital de la 43ème édition ne déroge pas aux attentes. Le plaisir est grand de retrouver **Alexandre Tharaud** au jeu si élégant et que le monde entier acclame. Dans un programme original et défendu avec panache, le pianiste français apparemment très détendu, semble prendre du plaisir à partager son art avec le public.

Le piano lumineux d'Alexandre Tharaud

En débutant avec des extraits de **la suite de danse en La de Rameau**, il aborde son récital avec brio. Le jeu droit et très articulé permet à la musique de Rameau de briller de mille feux. C'est joyeux, beau et festif. Puis dans les pièces lyriques de **Grieg**, le jeu se fait plus nuancé et plus sensible, tout en conservant une grande clarté de lignes. L'élégance est constante et tout semble couler avec facilité des doigts virtuoses du pianiste. La dernière pièce « Jour de Noces » retrouve en le développant le caractère festif si présent chez Rameau. La première partie du concert se termine sur des applaudissements nourris.

Après l'entracte, l'interprète joue **quelques pièces de sa composition**. Petites pièces écrites au gré de ses voyages qui mettent en scène tout ce que des doigts et des mains virtuoses peuvent faire sur les touches du piano. C'est brillant et plein de surprises. Pour finir son récital généreux, Alexandre Tharaud offre sa vision de **la dernière Sonate de Beethoven**. L'œuvre si particulière est à la fois un testament, un enterrement de la forme, une ouverture vers la musique de l'avenir. Elle peut sonner très différente selon les choix interprétatifs sans que jamais une version définitive ne puisse en dominer la forme ni surtout le fond. Ce soir sur le piano Yamaha choisi par l'interprète, le son est éclatant. Alexandre Tharaud dès les premiers accords, joue large et met en valeur tous les plans avec une lumière presque crue. Ce Beethoven est assez surprenant par la seule utilisation de moyens pianistiques pour l'aborder. Alexandre Tharaud semble éviter toute recherche de sentiments, de recherche philosophique ou même de doutes. Il joue dans des tempi vifs sans s'appesantir sur les silences mettant en évidence toute la puissance, la virtuosité et la force de la partition. Les moyens du pianiste sont considérables. La force de la partition exulte. D'autres mettent en évidence la recherche, les doutes, les questions posées par Beethoven, notre interprète lui, aborde en musicien cette partition inouïe ; il fonce tout droit. Le jeu limpide, les équilibres exacts entre les plans donnent une grande force à la fois constante et inattendue. Il n'y aura pas de dimension cosmique, de questions métaphysiques mais une puissance créatrice magnifiée par un art du piano peu commun.

Le public de la Roque acclame l'interprète validant ainsi ses choix musicaux si originaux. En bis, Alexandre Tharaud retrouve sa joie d'un piano solaire avec une sonate de **Scarlatti**, brillantissime. Puis reprenant un extrait de son dernier enregistrement Cinéma, il nous touche avec une interprétation sensible du thème de la Liste de Schindler de John Williams.

Alexandre Tharaud est un artiste qui sait nouer avec le public un lien particulier avec son jeu élégant et séduisant. Ce soir il est apparu particulièrement lumineux.



CRITIQUE, concert. La Roque d'Anthéron 43ème édition, le 27 juillet 2023. Parc du château de Florans. Récital de piano.
Jean-Philippe Rameau (1683-1764) : Suite en La, extraits ;
Edvard Grieg (1843-1907) : Pièces lyriques, ext. ; **Alexandre Tharaud** (né en 1968) : Corpus volubilis, ext. ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n°32 en ut mineur op.111.
Alexandre Tharaud, piano. Photo : © Pierre Morales

CRITIQUE, concert. LISBONNE (Festival Verão Classico & Academia), Picadeiro de Belém, le 26 juillet 2023. MOZART : Sonate n°32 K. 454, Trio K. 548, Quatuor avec flûte K.285, Quintette avec clarinette K. 581.

Pour sa 9ème édition, du 17 au 29 juillet, le **Festival Verao Classico & Academia de Lisbonne** demeure sans conteste l'événement musical de l'été lisboète, et c'est dans le somptueux cadre du Picadeiro Real de Belém que se tiennent les concerts, les spectateurs se retrouvant entourés par des carrosses royaux dans une immense salle du 18ème siècle, magnifiquement décorée et à l'excellente acoustique. Toujours dirigé par le pianiste portugais **Filipe Pinto-Ribeiro**, ce dernier confirme un talent rare pour le partage et la célébration collective : élèves et maîtres échangent, expérimentent, approfondissent pour le plus grand plaisir des festivaliers, lesquels en témoins privilégiés peuvent suivre pas à pas les étapes du jeu individuel, comme les délices du partage musical. Sur les dix concerts proposés, 4 sont confiés aux Maîtres (Concerts MasterFest) et 6 aux jeunes élèves (Concerts TalentFest) – où tous se confrontent aux défis du jeu collectif et chambriste : une expérience autant passionnante pour les musiciens que pour les spectateurs !



Nous avons eu la chance d'assister au 3ème des 4 concerts Masterfest, qui était entièrement dédié à **Mozart**, avec au programme une sonate, un trio, un quatuor et un quintette du Génie de Salzbourg ! La sonate retenue est **la 32ème**, qui met en présence le violoniste ukrainien **Andrej Bielow** et sa compatriote pianiste **Milana Chernyavska**. Le premier se jette d'emblée avec avidité et gourmandise dans cette pièce mozartienne : direct, énergique, enthousiaste et vivant, son jeu évite autant la brusquerie que les minauderies, servi par une acoustique très généreuse qui met en valeur le velouté et la puissance de son instrument. Le Trio K. 548 qui suit, porte au plus haut les couleurs créatrices d'un Mozart au métier inimitable (même s'il n'est pas le sommet absolu de sa créativité), conçu en 3 mouvements vif-lent-vif. Pas de dérives stylistiques ici – avec **Mihaela Martin** au violon, **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano et **Frans Helmerson** au violoncelle -, et le trio laisse tout simplement le texte s'exprimer sans affectation, privilégiant une conception intimiste, paisible et équilibrée de l'ouvrage, mais non

dépourvue d'élan et de vigueur quand la partition l'exige.

Dans le **Quatuor pour flûte K. 285**, la flûtiste italienne **Silvia Careddu** et l'altiste français **Miguel da Silva** rejoignent la violoniste et le violoncelliste précités. A l'évidence, les 4 compères ne manquent pas – la flûte surtout ! -, de charme ni de richesse mélodique, et l'on déguste (sans modération) l'abondance des thèmes de l'Allegro initial, de même que la fertilité de leurs développements. L'Adagio constitue une authentique réussite grâce à son climat songeur et mélancolique, tandis que le Rondo final s'affiche brillant, vif, et lyrique de ton.

Et la soirée s'achève donc sur le prodigieux **Quintette avec clarinette K. 581**, avec rien moins que l'excellent clarinettiste français **Pascal Moraguès** en tête de proue, flanqué par **Martin, Bielow, da Silva** et **Helmerson**. Avec ce Quintette composé en 1789, Mozart inaugure un nouveau genre qu'exploiteront plus tard Weber et Brahms. Plus encore que pour son fameux Concerto pour clarinette, l'œuvre exige un équilibre et une mise en place parfaits entre instrument soliste et cordes, la clarinette devant véritablement s'immiscer dans le quatuor à cordes. Du haut de sa longue expérience, Moraguès n'a pas de mal à leur emboîter le pas dans une symbiose totale qui confine à la fusion dans le Menuetto et l'Allegro con variazioni, qui séduisent chacun par leur richesse en couleurs et leur virtuosité. Auparavant, on aura pu admirer l'équilibre et la limpidité de la polyphonie dans l'Allegro initial ainsi que la justesse du tempo dans le magnifique Larghetto, joué sans emphase aucune. Et en tant que soliste, **Pascal Moraguès** livre – sans jamais tirer la couverture à lui – un jeu d'une perfection quasiment irréelle, à la fois virtuose et radieux.

C'est avec un 4ème et dernier concert MasterFest que se clôturera la 9ème édition du Verao Classico & Academia, qui mettra en exergue des ouvrages de Bruch, Beethoven, Chostakovitch, Poulenc et Dvorak (à travers son magnifique

2ème Quatuor avec piano !). Et Gageons que Filipe Pinto-Ribeiro mettra les petits plats dans les grands pour le 10 ème anniversaire, l'été prochain, d'un festival aussi attachant que qualitatif !

CRITIQUE, concert. LISBONNE (Festival Verão musical & Academia), Picadeiro de Belém, le 26 juillet 2023. MOZART : Sonate n°27 K. 379, Trio K. 548, Quatuor avec flûte K.285, Quintette avec clarinette K. 581. Photos © Rita Carmo

VIDÉO : Pascal Moraguès joue le Concerto pour clarinette de Mozart

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A » par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo

Le 26 juillet 2023, le mythique *Gran Teatre del Liceu de Barcelone* a accueilli une création aussi audacieuse que brillante – *Coppél-i.A* – la

dernière révolution chorégraphique de Jean-Christophe Maillot pour Les Ballets de Monte-Carlo. Et quelle révolution ! Loin d'une simple relecture, c'est une véritable métamorphose du ballet romantique *Coppélia* de Léo Delibes qui s'est offerte au public, plongeant avec une intelligence saisissante au cœur des questionnements contemporains sur l'*Intelligence Artificielle* et le transhumanisme.

Jean-Christophe Maillot, chorégraphe-directeur au regard toujours affûté, a su transformer la charmante bluette de 1870 en une œuvre d'une rare profondeur, presque inquiétante. Il délaisse la poupée mécanique du XIXe siècle pour lui substituer un être de lumière et de métal, une humanoïde fascinante, *Coppel-i.A.*, qui interroge notre rapport au désir et à la perfection déshumanisée. Cette vision, le chorégraphe la doit en partie à sa nouvelle génération de danseurs, des interprètes à la technique académique solide et au potentiel dramatique exceptionnel, avec lesquels il a su créer ce qu'il appelle lui-même un « *laboratoire humain extraordinaire* ».

La musique de **Léo Delibes**, réinventée et remixée par son frère **Bertrand Maillot**, prend des accents plus sombres, plus électriques, tout en servant avec une intelligence rare les ressorts dramatiques du ballet. Ce dialogue entre le passé et le futur crée une tension palpable, une musique qui semble parfois « *ouvrir des portes vers d'autres résonances* ». Sur scène, la plastique est d'une beauté glacée et fascinante. Les décors et costumes d'**Aimée Moreni**, d'une blancheur quasi chirurgicale, évoquent à la fois les défilés avant-gardistes et un futur aseptisé. Un immense œil mobile surplombe la scène, symbole de ce regard technologique qui nous épie et interroge notre humanité. Dans cet univers monochrome, les corps se détachent avec une force saisissante. On retient le

jeu magnétique de **Matej Urban** en Coppélius, savant fou à la fois génial et pathétique, et l'interprétation renversante de **Lou Beyne** en Coppél-i.A. Son évolution, de la gestuelle saccadée du robot à l'éveil troublant des émotions, est un moment de pur théâtre dansé.

Coppél-i.A. s'avère une véritable expérience : un spectacle total, une œuvre puissante et visionnaire qui confirme, si besoin était, que **Les Ballets de Monte-Carlo** et **Jean-Christophe Maillot** sont plus que jamais à l'avant-garde de la danse mondiale.

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A. » par J. C. MAILLOT et Les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a

day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska...

Confirmation pour **George Benjamin** : là même où il triompha avec son précédent opéra « *Written on skin* » (2012), son nouvel opus lyrique « *Picture a day like this* » (imagine un jour comme celui-ci) suscite l'adhésion. Voilà qui confirme Aix tel une plateforme dédiée inspirée à la création lyrique, d'autant plus depuis *Written on Skin* (présenté ici donc il y a 11 ans) ; après après « *Pinocchio* » de Philippe Boesmans, et l'an dernier « *Innocence* » de la regrettée Kaija Saariaho, – drame prenant mais partition scénique bancal. Benjamin quant à lui, renouvelle indiscutablement la réussite de « *Written on skin* ».

**Création de « *Capture a day like this* » à
Aix 2023**

**George Benjamin signe
un nouveau chef d'œuvre lyrique
Poétique d'une quête sans fin**



L'onirisme ouvert, la place du mystère, l'essor d'une suggestivité assumée, féconde fondent l'attrait de ce nouvel opus, sur le livret coécrit / conçu par Martin Crimp (dont c'est la déjà 4ème coopération avec le compositeur britannique). Au centre de ce drame qui est une quête et un cheminement porté par une espérance éperdue, la mezzo **Marianne Crebassa** qui incarne la mère endeuillée, en imper sinistre, souhaitant ressusciter son enfant, entend rencontrer la personne qui le lui permettra : un être profondément heureux dont elle doit recueillir « un bouton de la manche de son vêtement » ; sur sa route, elle croise des amants, un artisan (épatant et très volubile baryton **John Brancy** dans son costume fourmillant de boutons justement), une compositrice déjantée (**Beate Mordal**), un collectionneur, ... pourtant aucun ne satisfait sa quête. Le parcours est infini et le sens sans résolution précise. Celle, Zabelle (**Anna Prohaska**, trouble, suavement ambivalente), comme un double qui lui offre des clés

de compréhension sur la réalité qui se dérobe, ne parvient pas réellement à éclaircir le cheminement de la mère. D'ailleurs, à travers ces miroirs constants formant décor, la mère a-t-elle réellement vécu chaque épisode ainsi représenté ? Ou ne sont-ils que des rêves, fantasmes évaporés, produits fumeux de son imaginaire endeuillé ?

Martin Crimp a élaboré un texte profond et sybillin, à la façon d'Hermann Hesse : à la fois poétique et énigmatique, à partir de plusieurs sources (le conte italien *La Chemise de l'homme heureux*, une fable bouddhiste, le *Roman d'Alexandre* daté de ca 300 avant J.-C.). Lui répond en fusion naturelle, la musique tout aussi poétique, voire initiatique de Benjamin.

L'orchestre chambriste (instrumentistes du **Mahler Chamber Orchestra**), dirigé par l'auteur lui-même, scintille par ses reflets et irisations ténues qui expriment l'évolution et la métamorphoses des personnages. Le chant est ciselé, communiquant le profond questionnement comme démuné de l'héroïne, une femme pudique et grave, incarnée par le mezzo pulpeux, soyeux de **Marianne Crebassa**. Le travail sur la langue éclaire le souci infini et presque méticuleux de Benjamin pour la prosodie de l'anglais. Le parcours de la mère se fait traversée dans des paysages de plus en plus brumeux, incertains que la musique à la fois intranquille et extrêmement raffinée enveloppe de façon croissante, jusqu'au dénouement final, plus serein. Peu à peu, de l'inquiétude, l'opéra verse dans l'étrangeté indéfinissable, dans un monde en mutation, debussyste, qui se dérobe à toute perception rationnelle.



CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska, Beate Mordal, Cameron Shahbazi, John Brancy... Photos © Jean-Louis Fernandez

STREAMING OPÉRA : à revivre sur ARTEconcert, jusqu'au 22 juillet 2023, LIRE ici notre présentation annonce : Lien direct :

<https://www.arte.tv/fr/videos/115597-000-A/george-benjamin-picture-a-day-like-this/>

STREAMING, Opéra. GEORGE BENJAMIN : Picture a day like this, création (Aix 2023). ARTE concert, sam 22 juillet 2023

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice, Mazza.



Ce théâtre qui a vu et entendu tant de divas s'est réveillé ce soir comme cela faisait longtemps. L'enthousiasme du public (près de 5000 personnes) tout du long et parfois de manière intempestive, sacre **Anna Netrebko** en diva Fantastica, car La Splendida ne suffit plus à honorer dignement une telle artiste. Entendre une telle plénitude vocale dans cette

acoustique sensationnelle tient du miracle. Nombreux sont ceux qui s'en sont rendus compte et l'ont manifesté.

Le sacre d'Anna Netrebko à Orange En verdienne accomplie, la FANTASTICA subjugue le Théâtre Antique

Dès son entrée en scène avec le premier air de Lady Macbeth, **Anna Netrebko** prend possession de la scène et du cœur du public. La lecture de la lettre suscite une écoute très attentive ; ensuite le slancio verdien prend une dimension

cosmique dès ses premières phrases chantées d'une voix pleine et vibrante. Car ce n'est pas seulement un timbre unique, une homogénéité sur toute la tessiture et une puissance qui semble infinie qui nous subjuguent. C'est l'instinct musical surnaturel qui lui permet d'aborder avec exactitude toute musique indépendamment des classifications.

La diva possède une voix qui évolue vers de plus en plus d'opulence et de riches harmoniques inouïes qu'aucune autre soprano ne peut et n'a pu s'enorgueillir d'une telle évolution. Au stade de sa carrière un sommet semble atteint et le Verdi de la maturité est au cœur de ses possibilités. Son art du chant est tout simplement sidérant. L'élan qu'elle donne à chaque intervention, les infinies nuances, les couleurs multiples ... tout est d'un Verdi de haute lignée comme au temps historique des Ponselle, Callas, Price, Vischnevskaja. Et avec cette qualité d'angélisme et de pureté que des voix de cette ampleur conservent rarement, même Caballé a été entachée de certaines duretés avec le temps.

L'autre air du récital est « Pace, pace » de la Force du destin qui laisse pantois. La maîtrise de la ligne vocale est parfaite ; elle sait donner à chaque « Pace », une couleur, une nuance différente. C'est un art du chant grandiose qui culmine avec un Pace pianissimo quasi surnaturel face au mur. Cet art de la scène l'habite au plus au point et lui permet de se déplacer avec une aisance parfaite sur toute la large scène, de gravir les marches centrales, de se déplacer étoile au vent dans sa première robe rouge et toutes voiles irradiantes dehors pour la deuxième partie qui donne une dimension angélique à son Aïda.

Dans les duos, son art du challenge lui permet non seulement d'irradier mais de porter son partenaire à se dépasser. Ainsi celui d'Aïda avec le ténor **Yusif Eyvazov**, nous offre une osmose délicate. Des voix si larges capables de cette délicatesse dans cette acoustique si fidèle offrent un plaisir suave aux spectateurs. La voix de la princesse Amnérís par

Elena Zhikova est hélas trop discrète. Avec le baryton **Elchin Azizov** dans le superbe duo du Trouvère, « Mira d'accerba lacrima », la pulsation intraitable devient diabolique avec des vocalises à pleine voix, parfaites. A nouveau ce slancio verdien si rare est hypnotisant. Dans le final du Trouvère de l'acte I, et qui termine le concert, les trois voix (soprano, ténor, baryton) s'interpénètrent dans un festival d'harmoniques rares. Quel swing entre ces trois artistes galvanisés par l'immense Anna !

Pour ma part, c'est dans le duo final d'Aïda, opéra que les deux chanteurs donnent à Vérone cet été (prochaines représentations le 30 juillet et le 2 août 2023) que le sommet me semble atteint tant Yusif Eyvazov se hisse au niveau de son épouse et partenaire. Ce chant éthéré et pianissimo reste comme un rêve éveillé. Dans le quatuor de Rigoletto l'équilibre n'a pas été parfait car dès que la voix de Netrebko, même dans une nuance piano se révèle, elle éclipse par sa richesse harmonique toutes les autres alors que le début permettait à la mezzo Elena Zhidkova de s'imposer de manière satisfaisante. Rendons toutefois hommage à Yusif Eyvazov dont la voix de ténor claire et pure fait merveille dans le Duc de Mantoue. Le chant soutenu par une belle émotion lui permet de gagner la sympathie du public dès son premier air. Pour ma part son deuxième air, celui si sombre d'Alvaro dans la Force du destin, n'a pas les ombres si indispensables à décrire la souffrance du héros contre lequel le sort s'acharne. Plus de nuances et de couleurs auraient enrichi l'interprétation trop lumineuse du ténor azerbaïdjanais. Dans le duo du dernier acte de la Force du destin l'opposition de couleurs avec son compatriote, le baryton Elchin Azizov en Carlo fonctionne parfaitement offrant un beau succès aux deux voix masculines. Précédemment le baryton jouant de sa voix sonore n'a pas semblé vouloir rendre les subtils tourments de Renato dans son air de l'acte II du Bal Masqué, **Eri Tu**. Un son généreux et un chant assez martial a semblé hors contexte dramatique même si dans cet air ses moyens considérables

resplendissaient.

La mezzo-soprano Elena Zhidkova nous a paru souffrante et ne disposait pas de tous ses moyens ce soir. Nous reparlerons d'elle dans des conditions plus normales.

L'Orchestre niçois et le chef **Michelangelo Mazza** s'évertuent pour être à la hauteur de l'événement, sans génie mais avec efficacité. Le ballet extrait d'Otello est certes plus apte à mettre en valeur l'orchestre ; il n'a pas charmé outre mesure. Des petits décalages n'ont pas été évités par le chef italien avec un ténor parfois alangui sur les notes longues et un baryton parfois trop pressé. Seule Anna Netrebko telle un caméléon a un sens du tempo surnaturel qui avec un art félin lui permet de toujours être exacte.

Voilà un Gala Verdi de haute tenue galvanisé par une Anna Netrebko en très, très grande forme, irradiant de théâtralité verdienne et de charme : Anna la Fantastica !

En bis tout ce petit monde, public en frappant dans les mains a dégusté un Brindisi de la Traviata rappelant quel a été le succès de Netrebko dans ce rôle aujourd'hui abandonné par la Diva.

Espérons que dans les années prochaines elle réservera aux Chorégies d'Orange, l'un de ces immenses rôles verdiens qui conviennent si idéalement à ses moyens vocaux et son art du chant. Sinon il nous faudra la suivre ailleurs, à Vérone ? ...

CRITIQUE, concert. ORANGE, Théâtre Antique, le 24 juillet 2023. Gala Verdi : Netrebko, Eyvazov, Orchestre phil. de Nice,

Mazza.

Airs duo, trios, quatuor, extraits d'opéras de Giuseppe Verdi (1813-1901) : Macbeth, Rigoletto, Il Trovatore, La Forza del destino, Un Ballo in maschera, Aïda. Anna Netrebko, soprano ; Yusif Eyvazov, ténor ; Elena Zhidkova, mezzo-soprano ; Elchin Azizov, baryton. Orchestre philharmonique de Nice. Micelangelo Mazza, direction. – Photo : cover du cd d'Anna Netrebko (VERISMO / Puccini heroïnes – DG) (DR) Lire ici la critique du cd Anna Netrebko VERISMO / Puccini, Catalani, Cilea, Mascagni... heroïnes : [CLIC de CLASSIQUENEWS août 2016 : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/](https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-verismo-boito-ponchielli-catalani-cilea-leoncavallo-mascagni-puccini-airs-doperas-par-anna-netrebko-soprano-1-cd-deutsche-grammophon/)

Approfondir

[CD, compte rendu critique. « VERISMO » : Boito, Ponchielli, Catalani, Cilea, Leoncavallo, Mascagni, Puccini, airs d'opéras par Anna Netrebko, soprano \(1 cd Deutsche Grammophon\)](#)